

ratif consiste en deux grandes peintures murales qui ornent à droite et à gauche le vestibule et qui appellent l'attention. Ce sont des peintures parlantes ; leur prétention est de figurer le présent et le passé de l'Alsace. Le passé, c'est un empereur du moyen âge, Maximilien, je crois, qui entre en triomphe dans Haguenau. Le présent, c'est l'empereur Guillaume recevant l'hommage des campagnes de la Basse-Alsace dans le voyage qu'il fit à Strasbourg en 1880. Des maires, dont l'un porte étalée sur sa poitrine la croix de la Légion-d'Honneur, sont debout et découverts devant l'empereur et le haranguent. Des jeunes filles, portant le costume du pays, lui présentent des fleurs et le vin d'honneur. Au second plan, dans un coin, d'autres jeunes filles se tiennent dans l'un de ces chariots alsaciens dont le défilé, jadis devant Charles X, plus récemment devant Napoléon III, produisit un effet si original.

De la gare, j'entreprends de faire le tour du nouveau rempart, jusqu'à la citadelle, en suivant la direction Nord et Ouest. Et d'abord, que font là ces pionniers ? Qu'est-ce que cet emplacement marqué pour la bâtisse ? C'est l'endroit où s'élèvera une puissante caserne en projet, la nouvelle caserne Finkmatt. L'ancienne, noir édifice, subsiste encore ; j'y jette un regard de souvenir. Là, dans l'étroit boyau formé par le bâtiment de la caserne et le vieux rempart auquel il était adossé, la fortune du troisième Napoléon vint échouer à son début ; le trône de Louis-Philippe fut sauvé, le destin de la France et de l'Europe suspendu et ajourné par la présence d'esprit d'un lieutenant-colonel et l'audace d'un tambour-major. Après le nouveau Finkmatt, d'intervalle en intervalle, je vois des casemates et des troupes casematées. Partout, des canons, tout prêts, sur leurs affûts. Dans la rue du rempart, des voitures charrient des obus ; des soldats, en tenue de corvée, déchargent et emmagasinent les projectiles. On se croirait à la veille d'un siège. Sur la crête des fortifications on aperçoit de temps à autre des militaires isolés qui circulent : tantôt un soldat d'infanterie en tenue de service, tantôt un sous-officier, tantôt un garde du génie ; ils sont de ronde ; la ronde est exécutée d'un air de componction ; elle me fait l'effet d'être constante ; c'est comme l'adoration perpétuelle du saint glacié. Je longe et parfois je coupe d'immenses espaces vides, mais où l'on me fait voir les rues et les places toutes tracées pour le Strasbourg de l'avenir, qui, traversé par un ou deux nouveaux canaux aboutissant à de vastes bassins, deviendra un entrepôt de marchandises et un centre de navigation rival de Mannheim. J'arrive à la citadelle ; tout, à peu près, y est resté comme autrefois ; je passe par l'arsenal ; il est aussi resté le même ; je reconnais les canons dont il est bondé et qui sont, hélas ! les nôtres. J'en ai vu assez ; je me fais conduire à l'Université.